

Bruno Krebs

LA TRAVERSÉE
NUE

Fragments



DU MÊME AUTEUR

TOM-FLY, LE PIRATE, *roman*, Climats, 1996

L'ÉMISSAIRE, *roman*, Climats, 1997

RAISON PERDUE, *récits*, Deyrolle, 1996

LE FESTIN DE VASE, *récits*, 00h00, 1998

DANS LA NUIT DES CHEVAUX, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2003

LA MER DU JAPON, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2004

CHUTE LIBRE, *récits*, Gallimard, L'Arpenteur, 2005

BILL EVANS LIVE, Gallimard, L'Arpenteur, 2006

L'Arpenteur

Collection dirigée
par Gérard Bourgadier

Bruno Krebs

LA TRAVERSÉE
NUE

Fragments

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

L'auteur tient à remercier la revue *Théodore Balmoral* pour son indéfectible soutien et la publication (n° 55) de huit de ces fragments, dans une première version, ainsi que la revue *N 4728*, qui a publié trois autres de ces fragments, également modifiés depuis.

En ce pays de collines bleues et grises
leurs forêts
leurs nuages également
un pays bien reposant sous la pédale
une descente finit toujours par s'amorcer
un moment donné
un instant de pause dans le grand vent
qui chatouille les sapins
qui éponge les nuages là-bas
tout près
pays froid mais pas glacial
désert peut-être pas complètement
où rien absolument rien
n'oblige à s'arrêter
ni spécialement
à continuer

*

Bombay, Bombay elle ne parle plus que de Bombay
il n'y en a plus que pour Bombay

Moi aussi maintenant Bombay m'obsède
au moins autant qu'elle
mais Bombay on en est loin
le Nil en revanche il est là
très profond
déjà au port, et puis du haut des quais maintenant
dix, quinze mètres plus bas, berges empierreées
presque verticales
ponctuées d'étroits escaliers
le Nil
large évidemment, mais ici très profond surtout
et très bleu
incroyablement bleu
Le soleil en fin d'après-midi décline
les berges, leurs murailles projettent une frange d'om-
bre violette qui se brise, s'enflamme soudain bleue,
cobalt même dans le lit encore éclairé par ce soleil,
ample drap, bannière, ciel de lit bleu liquide d'où émer-
gent des têtes — les nageurs
Les Nilotes, les Cairotes aiment se baigner
dans leur fleuve
sa couleur sans doute les illusionne sur la qualité de
l'eau, douteuse, à moins qu'ils ne s'en moquent, sachant
y puiser une jouvence, une fraîcheur rituelle journa-
lière
je devine pas mal de vieux grassouillets
blancs, farineux dans la lumière ensoleillée
ils nagent plutôt bien pour leur âge
économisent leurs forces avec le courant
dérivent comme des canards
brassent doucement, posément
le flot, ses vaguelettes de saphir étincelant

À les suivre j'ai prolongé ma promenade
jusqu'à ce quartier neuf
où le vent se fait plus franchement sentir
Les gens peinent à fermer leurs portes, leurs fenêtres
style moderne, murs roses et toits en tuiles de villas
manifestement conçues pour d'aisés étrangers
lesquels s'arc-boutent, pantalons blancs flottant
raquettes de tennis sous le bras
éternuant dans les bourrasques
Un magasin fait tabac, souvenirs et primeurs
cartes postales oui, mais photos de vrais Égyptiens
pas comme dans la vieille ville
pêcheurs dans les marais, pêcheur et pêcheuse
elle en fichu, longue barque noire, appuie le menton
sur son épaule à lui, effleure sa joue, sa joue creuse et
mal rasée l'effleure d'un baiser, leurs visages cuits par le
soleil miroitant des marais
il sourit, elle aussi, fichu à fleurs blanc et noir

Plus loin — j'avance toujours, pas léger, mais rapide
avec le vent le sable gagne, le sable blanchit
je continue, aveuglé, abruti un peu
par tant de lumière et de brise
quand rouvrant les paupières je découvre l'eau devant
à droite et à gauche
eau bleue toujours, du Nil toujours
mais à portée de main cette fois, de pied
le sable longue langue de sable qui se rétrécit
sable et coquillages blancheur de sel
entre les eaux bleues
Un panneau bilingue, militaire sans doute
signale une interdiction

En face, mais vraiment loin : des montagnes
versants abrupts creusés, côtelés de sillons cendreaux
noirs ou bruns, découpent l'azur — Alexandrie
Je me retourne
Le vent, un semblant de marée aura gonflé le flot
coupant ma retraite
des vagues se chevauchent, même
entrechoquent leurs crêtes
tant pis je serai trempé, je nagerai, si nécessaire
Cristal bleu les rouleaux m'éclatent à la figure
comme pour jouer, rire
et faire peur à la fois

Bombay j'aurais pu me douter qu'il fallait un visa
Le mien périmé insistent-ils, des formalités s'imposent
Je m'attendais à patienter, faire la queue bien sûr
mais ici les choses se déroulent différemment —
les gens sont pressés
Ils n'ont pas que ça à faire, aller à Bombay
Même dans la queue ils se pressent, se déplacent
assez vite, assez énergiquement pour se bousculer, même
les femmes, surtout les femmes entre elles, même les
vieilles
après quoi portes ouvertes il faut pousser assez fort
prendre la bonne file ou dévier à temps
quand guichetiers, guichetières sans vitres se lèvent
pour leur pause café, pipi ou sandwich
aussitôt remplacés par d'autres mais à d'autres guichets
auparavant fermés, tant la ligne des guichets s'allonge
vieil acajou ciré, foulards colorés, chemises neigeuses
maquillages de déesses
Je tombe sur une fille très gentille, très attentive
mais hélas, elle s'apitoie, je n'aurais pu choisir

plus mauvaise période — février
plusieurs semaines pour un visa, surtout Bombay
vous pensez bien
Bombay

*

En Russie j'y suis
j'y suis arrivé je ne me pose pas la question comment
ni pourquoi à quoi bon mais c'est vrai qu'il fait froid en
Russie, je n'avais pas réalisé qu'on était en Russie tant
d'événements se passent ici, pas la nuit polaire mais
peut-être bien Pétersbourg ou plus haut, je dis cela pas
pour la neige ni le froid uniquement mais la lumière, le
manque de lumière, même l'électricité peine comme s'il
lui manquait un gaz nécessaire, l'oxygène par exemple,
une grande ville pourtant, deux opéras, des salles de
concerts, des tunnels et un fleuve, tout à fait gelé natu-
rellement, les réverbères l'embrument comme un grand,
très grand boulevard, l'autre rive invisible bien sûr, et la
moitié des ponts vacillant dans la nuit flottent, tout
presque invisible ici sans les Russes pour nous guider
on ferait quoi

et encore même ainsi chaperonnés

les autres ils ont concert je crois, mais moi je ne sais
si je l'ai su, si quelqu'un m'a dit ce que je faisais là en
Russie, à part m'inquiéter de tout et de n'importe quoi,
pour m'endormir puis me réveiller

loge, fauteuil, strapontin

les brasseries servent des huîtres et du caviar

jusqu'à tout est normal, les harengs pareil

j'ai bien cherché la Baltique mais rien vu rien senti

on bouge, pourtant, cette ville assurément immense

et pas une banlieue
quant aux femmes depuis le temps qu'on me parle
des femmes
si belles le froid la nuit grise, trop belles
ma poitrine givre
en Russie je ne veux pas rester toutes ces ombres
leur blancheur
quel chagrin la Russie

*

D'entre les morts tous revenus plus pâles
mais plus dorés
sous les bulbes d'Alexandre-Nevski
nous peinons à reprendre contact, à parler
mais les sourires pointent spontanément
Au Doma nous avons commandé de la vodka, des
blinis, du champagne même, lui translucide presque
blanc son sourire je vois le ciel à travers, et les heures
passent en frôlements d'ailes, dans la nuit, la grande
clarté nocturne des avenues
Plus tard nous avons participé à une fête, un cortège
musical beaucoup dansaient malgré le froid
piétinaient la neige aussitôt recouverte
et puis des coups de feu
brusques mouvements de foule
la police ou l'armée, ils avaient évacué un collège
les étudiants dans les rues
lui son grand manteau, chapeau à large bord
si pâle, si gai
le fleuve gelé nos joues fouettées par la neige
le roulement de l'artillerie quelque part vers l'est

*

Là ce soir non je ne pense pas prendre le train
plus de train ce soir
j'aurais dû m'y prendre plus tôt
pour quitter cette ville
où rien ne me retient
dont j'ai oublié jusqu'au nom
mais il devient malaisé d'aller quelque part
quand on ne sait pas d'où l'on part
Quelque chose quand même me dit
faudrait y aller
dès ce soir, dès cette nuit, aller à la gare
y attendre le prochain train
je suis certes mal préparé, peu habillé pour un voyage
et démuné de tout bagage
enfin, j'ai de l'argent
beaucoup d'argent même, le croiriez-vous
dans mes deux poches
des Richelieu, des Henri IV, des Colbert —
vieux, très vieux billets
je voulais me rendre à la banque
les échanger contre des neufs
m'acheter le billet de train avec
mais certains sont faux —
Affreusement faux m'a fait poliment remarquer
le caissier :
découpés dans des livres, de vieux livres de comptes
et d'histoire
De règlements de comptes ?
Certains dépeignent une ferme solitaire
d'autres un naufrage

bateau noir échoué, brisé entre les rochers
les nuages noirs
les gens venus aider
Et j'ai d'autres choses encore dans mes poches
qui me serviront encore moins, en train ou après
Quand même je voudrais bien partir
ici je ne connais personne
là-bas il en ira peut-être autrement
les trains réservent des surprises
les contrôleurs par exemple — et les bandits
les bandits c'est comme des clochards
en plus méchant
il faut tout leur donner
Mais moi je veux bien tout donner
pourvu que le train roule
que le paysage recule, que les champs
les forêts dans la nuit fuient
avec les oiseaux ouvrent leurs ailes bleues
Maintenant j'y pense, à force d'y penser
de marcher sur ce boulevard ignorant
quelle direction prendre, pas même celle du vent
qui tourne, retourne les feuilles des platanes :
on m'a peut-être bien parlé d'un train après tout
et de son horaire de départ
Il demeure même possible, après tout pourquoi pas
que ce train je l'aie déjà pris hier, ou avant-hier
que cette ville-ci soit la destination
ou une étape au moins d'un voyage déjà entamé
que j'arrive de la gare, et non d'un hôtel
d'une pension ou d'une maison
oui, une étape où j'aurais quelques heures à tuer
marcher, tâchant de ne pas perdre mes repères
le chemin de la gare

Mais, en ce cas, mon échec me paraît
d'autant plus flagrant
D'ailleurs les gens vont tous en voiture ici
et même à pied
ne semblent pas près de prendre un train
Normalement des panneaux signalent la gare
la cathédrale, le centre-ville
les parkings
ici rien
alors
soit la gare leur est évidente, tellement évidente
qu'elle se passe de toute indication
soit elle se terre abandonnée
au fond d'un coupe-gorge
où quelques wagons croupissent dans leur rouille
Ainsi m'est venue cette idée fantasque
un train unique
désert, non annoncé
qui partirait entre chien et loup
sans un coup de sifflet

*

Là où je suis
Stoppé déhanché pied à terre
l'autre sur la pédale droite
Au sommet de cette colline
En face, autre colline, toute proche
Ciel sans ciel, sans profondeur ni éclat
Bleu gris presque éteint
En face, aux coins, aux franges latérales de l'horizon :
colline de cendre mauve, bois d'encre, sapins
grands sapins bleu noir serrés denses

En face exactement, la route remonte droite, raide
acier mat
Il a plu peut-être mais ne pleut plus
le vent doux sèche tout
À gauche en bas, une autre route, un panneau
je ne lis pas bien — une ville apparemment
seize kilomètres, je crois
Cette route-là longe le vallon — le creux
puis remonte elle aussi
Pas la nuit encore, pas tout à fait
Plutôt l'orage, sans la foudre

*

Dans cette ville rien ne se passe, rien ne m'arrive
Les gens s'ils parlent je n'entends rien
ni leurs souffles ni leurs pas
Je suis au centre, de quelque chose
de moi-même peut-être
Pas d'inquiétude
les murs, la nuit, les boulevards —
rien ne bouge vraiment
Moi seul tourne doucement, pas en rond
mais en spirale
Parking, église, sens interdit
les pavés luisent sans pluie, les arbres s'égouttent
dans le halo des réverbères
des enseignes malgré la fermeture
Quelque chose comme des gens, d'autres gens
des rues, d'autres rues
et puis la mer qui sait, plus bas
le gris de la mer peut-être

*

Beaucoup de monde devant les deux guichets
je demande au vieux vous aussi vous faites la queue
oui bien sûr alors je m'aligne sagement
toute façon quand part le train je n'en sais rien
puis d'un coup je relève mes yeux un temps perdus
au fil du carrelage

car voici qu'un guichet se libère tout à fait libre et
dégagé avec son guichetier ou guichetière, je ne vois pas
encore très bien à cette distance, l'œil encore troublé
par le motif du carrelage

alors mettons guichetier, quitte à repréciser plus tard
si l'horaire impartit le permet, guichetier qui sourit, me
sourit à moi

oui me fait signe de la tête que j'avance
que clairement j'énonce ma requête pour où

Amsterdam, j'articule pris de court, cherchant à rallier
quelques idées moins confuses, Rotterdam je précise,
puis rectifie Den Haag, ou La Haye, c'est-à-dire que je
change, suis supposé changer à Den Haag n'est-ce pas,
pour aller à... Elvieser

Elvieser ? La guichetière hausse un sourcil.

Et vous épelez ça comment, Elvieser ?

Elvieser... Ou Eldzineere... Enfin, il faudrait vérifier...

Vous savez, il y a longtemps que je n'y suis pas allé...

C'est loin, quand même, là-bas... Non ?

Elle opine, par empathie

Moi je fais des efforts

visuellement j'essaye de conjurer

les panneaux, les lettres, deux, trois gares, pas plus

mais vrai, long voyage jusqu'à Eldvenseer

ciel bandé souvent de rose

écharpé par les lampadaires parallèles aux quais
Elvenzier gare tranquille, violette, comme baignée
par un lac tranquille, silencieux
une vapeur de lac silencieux

Pas un terminus Edzvernee, mais pas loin
plus très loin du terminus
et fragile, sensible à la neige

vite étouffé par les chutes de neige
tapis bleu pâle sous le ciel rose très pâle

Oui, Den Haag, pour le changement
ça je me rappelle

et puis Edvirdnoord, enfin quelque chose comme ça
Bien, opine le guichetier, inutile de s'affoler
nous allons regarder ensemble

Le type, le vieux de tout à l'heure, je ne sais pas si
vous vous rappelez, il a pris la mauvaise file se retrouvant
derrière moi ne ronchonne pas vraiment, s'intéresse même, au début —

s'impatientera plus tard, quoique assez vite

Le Chaix ne donne rien (elle a chaussé ses lunettes,
c'est une guichetière, on ne reviendra plus là-dessus)

— Essayons le Larousse

(ils ont des accointances avec Larousse, aux Pays-Bas)

Elle ouvre un gros volume cartonné rouge — à la
lettre E

De mon côté je tente le H, pour La Haye, au cas où

Mais il y en a des pages, illustrées de photos en noir et
blanc, ou reproductions de peintures plutôt, de batailles
avec croisés en armure, on dirait Constantinople —
vous savez je lui confie à la guichetière, La Haye c'est
très important comme histoire, ils ont même été à
Constantinople je crois, se battre là-bas, conquérir des
trésors, mourir sous les remparts

Elle soupire — bon, eh bien oui en effet, un billet
pour Den Haag, je ne puis guère vous proposer mieux
Le train part dans un quart d'heure
et j'ai du monde encore à servir
La mémoire vous reviendra peut-être durant le voyage

*

La Hollande en Hollande
ils font voler des dirigeables
pas de tulipes l'hiver
les prairies les plages
marée basse marée haute et toujours les dirigeables
Cette nuit j'ai beaucoup pensé à la mort
j'ai eu très peur
mon visage grimaçait sa peur
dans le grand miroir de la nuit la mort
et mon corps et mon cœur aussi avaient peur
mes muscles se tendaient sur mes os
non je ne tremblais pas
mon corps en momie genoux repliés sous le menton
j'attendais la mort j'avais si peur
ne pouvais bouger ni hurler
seulement grimacer
pourtant ce ciel de Hollande ce ciel d'hiver fleuri
levant la tête j'ai vu le grand dirigeable
ses reflets sur la mer froide
toute la ville pavoisée les digues et les églises
les nuages en écharpe les voitures décapotables
et le vent dans les joncs jaunes l'eau bleue
si pâle et claire
j'ai commencé à grelotter à rire fixant le dirigeable
et les digues et les nuages

grelotter plus vraiment la mort même gelé
même en Hollande

*

Des plages comme ça j'en ai vu d'autres
les gens là-bas ombres fines
pêchent la crevette sur les bancs de sable
je pourrais les rejoindre

Tout le monde a disparu on dirait
Le flot sent fort
il s'agite
Je vais regagner le rivage moi aussi mais par où
le banc de sable avec les gens a disparu
dans la brume et sous les eaux, le jusant
monte vraiment très vite, j'ai les genoux mouillés

Une fille à cheval surgit du brouillard
au petit galop cherche un passage
plonge dans les trous jusqu'au poitrail
martyrise la bouche de l'animal qui renâcle furieux
tente de prendre la main
Enfin ils trouvent terrain plus ferme, émergent
puis disparaissent eux aussi
dans le brouillard je ne sais pas
rien n'entrave ma vision vraiment
mais les falaises, la côte
non je ne distingue rien de précis
plus clair ou plus sombre
que ces eaux grises en tous sens hachées
par une brise à peine sensible
brise de mer comme on dit

en abordant ce carrefour immense
pas le bout du monde mais sûrement plus bien loin
je lui annonce, relisant une énième fois mon papier
(elle conduit)

Aucun doute, nous avons rendez-vous par ici
c'est indiqué

sous le garage ESSO

Tu vois quelque chose, toi ?

Le carrefour un fer à cheval je dirais, un rond-point
mais une seule et large entrée, la nôtre très large
au milieu rien qu'une vaste esplanade ronde et nue
dalles mouillées de gouttelettes, le brouillard
autour, au loin des formes peu précises émergent
se découpent puis fusionnent
des bâtiments blanchâtres, grisâtres
parkings aériens, entrepôts, douanes
conserveries peut-être

et puis au-delà dans un creux, ce long

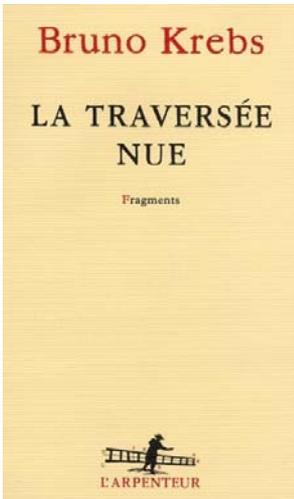
très long navire qui semble avancer, lentement

Un pétrolier, je murmure, intimidé par le silence
l'énormité du navire qui glisse sur son rail liquide
flots indistincts, immergés dans le brouillard
seule l'enseigne ESSO palpite rosâtre
masque encore l'arrière du colosse
au-dessus du garage

ouverture béante, rampe plus sombre que la grisaille
du rond-point

du brouillard accroché à l'asphalte trempé
voilant le ciel absent

mais pas le navire qui lentement progresse
tout doucement s'éloigne vers le large
s'efface dans le brouillard



La traversée nue

Bruno Krebs

Cette édition électronique du livre *La traversée nue*
de *Bruno Krebs*

a été réalisée le 23/01/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en janvier 2009 (ISBN : 9782070122684)
Code Sodis : N02402 - ISBN 9782072024023